

« “Strip-Tease” est un témoignage subjectif et honnête sur une époque »

Marco Lamensch nous reçoit dans sa cave ixelloise. Un ancien entrepôt, restauré en un loft étonnant, avec un jardin suspendu dans les hauteurs de la maison. Un sacré bazar, quoi, digne en fait du grand broil vitaliste, anar, bohème, irrévérérencieux qu'était « Strip-Tease », l'émission qu'il créa en 1985 avec Jean Libon.

Marco passe le tablier. Concocte un spaghetti au pesto. Débouche une bouteille de blanc. Voilà ! On peut se mettre à table. Et parler, sans jamais mépriser l'art de la bonne chère, du livre qu'il vient de consacrer à l'émission historique qui déshabilla la Belgique (et la France). L'histoire de sa vie – et pas que professionnelle.

Lorsque « Strip-Tease » débarque sur nos écrans, en 1985, d'aucuns y voient une sorte de happening médiatique. Votre livre remet les pendules à l'heure...

Ce n'est pas un coup, « Strip-Tease ». Ce n'est pas une blague de potache. C'était un truc très réfléchi, de la part de gens qui voulaient repenser la télé. On en avait marre de faire plus ou moins de la radio filmée. Avant « Strip-Tease », les sujets télé consistaient globalement en une alternance d'interviews et d'images, sur lesquelles on mettait un commentaire. Parfois, ça se justifiait, mais il y avait là un systématisme qui faisait ronronner la télé. Il y avait à l'époque une séparation entre journaliste et réalisateur, avec toujours cette idée que le réalisateur était responsable de la forme et le journaliste du fond. Avant, les journalistes considéraient un peu les réalisateurs comme des porteurs de valises. Et nous, on ne voulait pas séparer la forme du fond.

« Strip-Tease », avec son cinéma du réel, à la sauvage, est-il enfant des barricades et de 68 ?

Jean (Libon) et moi, on a commencé au début des années 70. On sortait de 68. On ruait dans les brancards. Et plus tard, à « Strip-Tease », on a en effet récupéré les irrécupérables. Ce n'était pas des gens qui avaient l'habitude de mettre le doigt sur la couture du pantalon. André François l'a payé cher, à un moment. Il présentait l'Écran Témoin et avait un jour parlé à l'antenne d'un ministre soupçonné de corruption. Cela lui a valu une note de service. Idem avec René-Philippe Dawant. Ou plus tard, le réalisateur français Pierre Carles, à qui on a en quelque sorte offert l'asile, puisque plus personne ne voulait de lui, qui tournait des sujets sur les conflits d'intérêts au sein de la télé et était, pour cette raison, persona non grata.

Comment les journalistes percevaient-ils votre travail ?

Les gens du JT nous disaient : vous ne faites pas de l'information. C'était vrai,

mais on avait pourtant des sujets qui révélait des infos, notamment dans le clientélisme, que souvent à l'époque les JT ne sortaient pas. Notre idée était de sortir du journalisme. Nous, on prenait des situations. Un journaliste politique d'un grand quotidien nous a dit un jour : c'est scandaleux, la manière par laquelle vous montrez le personnel politique. Or, on ne faisait que les montrer tels qu'ils étaient. Le sujet sur Hervé Brouhon nous a valu pas mal de critiques. Brouhon, pourtant, assumait totalement de se laisser filmer allongé dans son canapé, en training et pieds nus. On ne leur faisait pas d'enfants dans le dos.

Les relations avec les politiques n'ont pas toujours été simples...

Les hommes politiques se méfiaient beaucoup de « Strip-Tease », c'est vrai. Jusqu'à, ils étaient habitués à vivre avec une caméra allumée le temps d'un débat. Mais pas à une présence en continu de la caméra. La caméra n'était pas cachée, il n'y avait aucun piège. C'était plus grave : elle était oubliée.

Ce fut le cas avec le célèbre docu en Corée, de Philippe Dutilleul, « Une délégation de haut niveau »...

On a montré le film aux hommes politiques en les invitant en même temps que la presse. Aucun n'a été scandalisé. Puis, plus tard, Alain Destexhe et Georges Dalmagne ont dit qu'ils avaient été piégés, en ne sachant pas, disaient-ils, que c'était « Strip-Tease ». Or, leurs homologues flamands, du voyage en Corée du Nord, ont toujours dit qu'ils étaient très bien au courant.

Dès les débuts, « Strip-Tease » a été confronté à la critique. Sur quels arguments se basaient ces attaques ?

On nous détestait pour différentes raisons. On prétendait qu'on se moquait des petits... alors qu'on parlait de tout le monde, un chapitre du livre (Péter dans la soie) est là pour le rappeler. On dénonçait également notre ambiguïté, pourtant inhérente à notre méthode et consubstantielle à notre approche de la réalité. « Strip-Tease », c'était ça : on avait une tranche de vie subjective, sur laquelle on pouvait avoir des avis différents. Mais on pouvait aimer cela, aussi. Un jour, on reçoit la lettre d'un grand-père, qui nous écrit : « Chaque semaine, on regarde “Strip-Tease” tous ensemble, les trois générations... et puis on s'engueule. Pour une fois que la télévision ne nous endort pas. »

On vous reprochait aussi de piéger les gens à leur propre narcissisme...

On nous reprochait souvent de les piéger et de les laisser paumés dans la nature. Moi, je suis resté en bons termes avec 99 % des

gens que j'ai filmés. Avec les gens qu'on allait filmer, on avait à cette époque une sorte d'accord de paysans. On se tapait dans la main et c'était bon. Ce qui se sait peu, c'est que des gens venaient très régulièrement nous proposer qu'on les prenne pour sujets. La plupart du temps, on refusait, malgré quelques exceptions.

Comment le monde officiel percevait-il l'émission ?

Il y a une série de gens qui nous détestaient. Lorsque j'ai sollicité une aide au Centre du cinéma et de l'audiovisuel pour un projet, qui n'avait entre parenthèses rien à voir avec « Strip-Tease », on m'a dit un jour : « On ne va quand même pas donner de l'argent au fossoyeur du documentaire en Belgique. » Bon, le succès n'était pas étranger à ces attaques. Un prof à l'Insa a donné tout un cours pour expliquer que « Strip-Tease » était malhonnête. Mais au fond, ce procès en irrévérence planait déjà du temps où je réalisais, en 1978 avec Gérard Corbiau, un petit documentaire consacré aux rapports incestueux entre football et argent. Cela nous a valu d'être interdits de stade de foot. Le film est repassé neuf ans plus tard dans l'émission d'investigation Au nom de la loi. Georges Konen en a interdit la promotion, considérant que c'était peu confraternel pour les journalistes sportifs de la maison, qui avaient il est vrai accueilli le sujet dans un silence de mort.

Comment avez-vous créé le style « Strip-Tease » ?

On savait ce qu'on ne voulait pas : ce journalisme tout-puissant, un peu pédagogique, paternaliste. Nous n'avons jamais eu d'approche éditoriale. Notre principe était qu'un réalisateur ne faisait bien que ce qu'il aime faire. Et certainement pas sous l'autorité, en lui imposant des trucs qui ne lui correspondent pas. Maintenant, si on savait ce qu'on ne voulait pas, on ne savait pas pour autant ce qu'on voulait. Si on semblait ruer dans les brancards, on était pourtant très traditionnels, puisqu'on voulait se rattacher à la grammaire du cinéma.

Le succès tout récent du film « Ni juge ni soumise » (Yves Hinant et Jean Libon), qui

a valu à la juge d'instruction Anne Gruwez un prix d'interprétation au festival de San Sebastian en 2017, montre la proximité de « Strip-Tease » avec le cinéma !

Ça a toujours été notre langage. « Strip-Tease », c'est un compromis entre le cinéma et l'info classique. Nous avons certainement été influencés par le cinéma direct. Des gens comme Michel Brault, au Canada, ou Jean Rouch et Raymond Depardon en France, nous ont beaucoup marqués.

Pour la première fois, la caméra et l'enregistreur pouvaient sortir du studio.

Que fallait-il, pour réussir un sujet pour « Strip-Tease » ?

Trois choses nous importaient plus que tout : avoir du temps – ce que la BBC a fait souvent, et ce que le service public devrait faire (plus souvent). Avoir une approche empathique. Et ne pas oublier qu'en chassant le naturel, il revient au galop. Notre méthode de travail n'était pas une naïveté, c'était une technique. Nos films pouvaient être réalisés très sérieusement mais il n'y avait jamais chez nous d'esprit de sérieux. On s'amusait. On faisait des teasers d'émissions dans lesquels on déconnaît. Une anecdote, qui donne le ton : un jour, nous faisons venir une fanfare (Combo belge) pour enregistrer en studio la fameuse scie musicale qui deviendra le générique de l'émission. La fanfare enregistre, tout se passe très bien, presque trop bien. C'est propre, c'est beau... et quelque chose manque. Jean et moi sommes un peu désespérés. On décide alors d'aller chercher vingt bouteilles de vin et là, la magie opère : le côté déglingué de la fanfare était là.

Le succès international de « C'est arrivé près de chez vous » a-t-il contribué à la renommée de « Strip-Tease » ?

Quand C'est arrivé près de chez vous est sorti, les réalisateurs disaient, dans les premières interviews : « On s'est inspiré d'une émission qu'on aime bien, "Strip-Tease". » Plus tard, sous l'influence d'intellectuels français, ils ont dit que c'était une critique de « Strip-Tease ».

Votre livre rappelle qu'au fond, « Strip-Tease » a proposé durant son règne une forme de portrait sociologique de la Belgique.

Nous avons fait 850 films en près de trente ans. On peut estimer qu'un tiers est très bon. Tout cela donne un panorama assez complet de notre société, même s'il reste certains manques, comme les institutions européennes. Rien que sur l'Islam, et longtemps avant les attentats, 27 films ont été réalisés. Quand on les regarde maintenant, ça donne une certaine vision. Nous avons eu aussi de nombreux docs sur la religion catholique. Je pense entre autres au film sublime de Benoît Mariage, Dieu seul suffit. A l'arrivée, « Strip-Tease » est un témoignage sur une époque. Un témoignage pas objectif, mais, je crois, honnête.

« Strip-Tease » a connu deux vies, l'une en Belgique, l'autre en France. Peut-on comparer les expériences ?

En Belgique, où l'émission passait en prime time, on a toujours eu une paix royale. On ne nous contrôlait pas. Alors qu'en France, où ce sont de plus grosses machines, on a eu affaire à des armées mexicaines, avec souvent plus de généraux que de soldats. On leur montrait les films avant diffusion. Les responsables de chaînes télé français n'ont jamais compris ce qu'on faisait. Du coup, ils changeaient sans cesse la programmation de « Strip-Tease ». A un moment, en France, ils ont décrété qu'il fallait un présentateur pour introduire les sujets de « Strip-Tease ». Ça ne nous plaisait pas... mais on a du coup pensé à Geluck et Chaboud, avec Malvira. Puis, une productrice a souhaité que

« Strip-Tease » soit présenté par Julien Guiomar. Alors on s'est retrouvé un jour chez lui. Il ne connaissait pas l'émission. On lui met une cassette. Il nous dit : « C'est formidable. Et la pire connerie serait de mettre un présentateur. » Et l'idée a été abandonnée.

« Strip-Tease » aurait-il sa place, aujourd'hui ?

A un moment, la télé-réalité est arrivée sur le petit écran. Dès cet instant, le rapport à l'image a été modifié. Désormais, quand on arrivait avec une caméra, les gens avaient l'œil qui s'allumait, en voyant un possible intérêt financier. Et puis, on a découvert, vers la fin de « Strip-Tease », la puissance des réseaux sociaux. L'un de nos derniers sujets, « Recherche bergère désespérément », a fait scandale sur Internet. Je n'ose pas imaginer la réaction des réseaux sociaux si on diffusait aujourd'hui Martha, dans laquelle on suivait la journée d'une vieille femme, du lever du jour jusqu'à sa toilette intime du soir. Pour répondre à votre question, je crois que ce serait difficile de refaire « Strip-Tease » aujourd'hui. Avant, on avait des saltimbanques à la télévision, comme Desgraupes, Dumayet, de Carunes ou chez nous, Henri Mordant, qui n'hésitait pas à inventer des trucs afin que la télévision puisse nous dire des choses. Aujourd'hui, ce sont surtout des gestionnaires. Ils ne sont pas cons parce qu'ils sont des gestionnaires. Mais il leur manque un grain de folie. ■

Propos recueillis par
NICOLAS CROUSSE

Marco Lamensch

Né en 1947 à Etterbeek, Marco Lamensch fait des études scientifiques et propose bientôt, à ce titre, ses services à la RTBF. Camera-man, il réalise des sujets au magazine «Fait divers», «9millions 9», «Asuivre». Son modèle, alors: Henri Mordant. En 1985, il crée avec Jean Libon «Strip-Tease», qui marquera l'histoire de la télévision belge, mais aussi française, puisque l'émission décrochera quatre «7 d'or».

L'ÉMISSION CULTTE



Comédie humaine

Le temps passe, diantre ! « Strip-Tease », émission cultte qui a marqué deux générations de Belges, de 1985 à 2012, appartient désormais au passé. Gasp ! Durant 17 ans (1985-2002), la Belgique s'est passionnée, enthousiasmée, indignée, engueulée en découvrant, le mercredi soir en prime time, les cibles émouvantes de fantas(tiques) documentaires, à mi-chemin entre cinéma et info. Les plus de 30 ans se souviennent du rituel cher à « Strip-Tease ». Sur une musique de fanfare, inspirée d'un air malien, une caméra déambulait dans les couloirs délabrés d'une ancienne maroquinerie. La voix off de Martine Matagne annonçait, via un quatrain de vers toujours espiègles, le menu du

jour.

« *Quoi, le haschich est interdit Et "Strip-Tease" est autorisé ?*

C'est punir l'homme civilisé Et récompenser le bandit ! »

Autres temps ! A l'époque, pas de réseaux sociaux, pour commenter à chaud ce qui tenait d'une vraie révolution, sauvage, irrévérencieuse, parfois anarchiste – et qui aboutit en 2006 au canular de « Bye Bye Belgium ». Jugeant que le documentaire de la télé de Papa ronronnait dans un emballage pédagogique souvent soporifique, Lamensch et Libon voulaient filmer la réalité brute de gens souvent ordinaires. Pas de commentaires, pas d'interviews. « Strip-Tease » captait la vie quotidienne, tout simplement. Quitte à filmer l'ennui... mais sans le susciter ! Durant 17 ans en Belgique, et autant en France (1995-2012), tout y passa. Vieux, jeunes, aristos, prolos, bourgeois, fonctionnaires, sportifs, hommes politiques ou d'Eglise... « Strip-Tease » portait bien son nom. C'était l'émission qui « vous déshabille ». En ce peep-show sauvage, il y

avait les exhibitionnistes, les dikkeneks, et le plus célèbre était à n'en pas douter Michel Demaret. Et il y avait à l'autre extrémité les puritains indignés, qui estimaient que toutes les vérités ne seraient pas bonnes à dire (et encore moins à montrer).

Toutes les couches de la société ont défilé dans « Strip-Tease ». « *Il y a du Balzac dans ce programme unique* », analyse Joachim Lafosse, qui comme Benoît Mariage, y fit ses premiers pas de réalisateur. Du Balzac. Comprenez : c'est la comédie humaine, tantôt admirable, hilarante, tantôt mesquine et désolante. C'est en somme le miroir de notre société.

Le livre que publie ce mois-ci Lamensch (*Strip-Tease se déshabille* chez Chronique Editions) rappelle l'incroyable diversité de « Strip-Tease ». Qui proposa durant son mémorable règne, avec ses centaines de sujets farouchement subjectifs, un puzzle finalement fidèle de notre folklore humain.

N.C.E.

UN GAMIN

« A fond la caisse »

Benoît Mariage filme un gamin de quatre ans, dont le père rêve de faire un champion. Quitte à forcer son enfant à bout. Le cinéaste en sortit choqué. « *Le comportement outrancier du père avec son gamin m'insupportait.* » Le film marqua un tournant dans sa carrière de réalisateur. « *Suite à cette expérience, j'ai eu envie de m'éloigner du réel et d'écrire.* » Ce fut *Les Convoyeurs attendent*. L'histoire d'un père dingue, rêvant de faire de son fils un champion...

UNE VIEILLE FEMME

« Martha »

Une petite merveille signée Luckas Vander Taelen, qui filme pratiquement sans un mot sa vieille gouvernante de 93 ans, de son lever à son coucher, en passant par sa toilette. L'image de Martha se lavant, nue face à son évier, avait beau être respectueuse et même tendre, suggérant la solitude de la vieillesse, elle provoqua l'indignation de certains téléspectateurs, qui crièrent au scandale. « Strip-Tease » consacra de nombreux sujets au troisième âge.

DES POLITIQUES

« Une délégation de très haut niveau »

Film cultte, réalisé en Corée du Nord par Philippe Dutilleul. On y découvre, ahuris, hilares et effarés, une demi-douzaine de parlementaires belges, tous partis confondus, entonner, éméchés, « L'internationale » et « Chevaliers de la table ronde ». Certains, tel Willy Burgeon, alors bourgmestre PS de Binche, iront jusqu'à copiner avec leurs hôtes néo-staliniens. Cela lui vaudra, Boulevard de l'Empereur, son licenciement sec.

UN PORNOCRATE**« Padoum à Sodome et Gomorrhe »**

L'un des docus qui justifia le titre de l'émission. Coréalisé par Lamensch et Libon, les créateurs de « Strip-Tease », « Padoum » dresse le portrait d'un jeune Belge parti à Hollywood et gérant une boîte de distribution de films pornos. Pour l'anecdote, le film d'abord envisagé par Lamensch et Libon concernait un certain Jean-Claude Van Damme, alors inconnu au bataillon, et qui disparut du jour au lendemain, en cours de tournage.

UN DIKKENEK**Michel Demaret, « tel qu'en lui-même »**

Manu Bonmariage retrouve, une vingtaine d'années après l'avoir découvert dans la série « Fait divers », le truculent fonctionnaire de la tour des Pensions, qui fit les beaux jours des « Snuls ». Michel Demaret, alors député et ex-bourgmestre de Bruxelles, se lâche, et c'est un festival. Notamment quand il évoque la visite de Bill Clinton à l'Hôtel de ville. « Clinton ? Pâle type, dis, mais quel pâle type !... Incroyable ! Une marionnette ! »